Cahiers
de Recherches
Médiévales

Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

17 | 2009

Le poison et ses usages au Moyen Âge

Introduction

Isabelle Guyot-Bachy

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/11518>

DOI : 10.4000/crm.11518

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2009

Pagination : 191-201

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Isabelle Guyot-Bachy, « Introduction », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 17 | 2009, mis en ligne le 15 juin 2012, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/11518> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.11518>

Tous droits réservés

Introduction

Abstract : Over a period of two centuries, Rabelais in his Pantagruel and Montesquieu in the Lettres persanes depicted the library of Saint-Victor as a world of clerics cut off from modern learning. Nevertheless, until the end of 18th century, the library remained a reference for the educated public. Recent studies of the mediaeval abbey and of Claude de Grandrue's Catalogue have cast new light on the history of the library during its first three centuries. However, what became of its collections from the 16th century on, and its collection of printed books in particular, is still unknown. Some suggestions for future research based on documents that remain are discussed in the aim of widening the field of inquiry.

Résumé : À deux siècles de distance, Rabelais dans Pantagruel et Montesquieu dans les Lettres persanes ont dépeint la bibliothèque de Saint-Victor comme un monde de clercs repliés sur un savoir suranné. Pourtant, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, cette bibliothèque est demeurée une référence pour le public cultivé. L'historiographie du sujet montre que si le renouveau des études sur l'abbaye médiévale et les travaux autour du catalogue de Claude de Grandrue ont apporté un éclairage sur la vie de la bibliothèque au cours des trois premiers siècles de son existence, son histoire à partir du XVI^e siècle, et en particulier celle de ses collections imprimées, demeure très lacunaire. Quelques pistes de réflexion sont envisagées pour élargir le champ de la recherche à partir des sources subsistantes.

« J'allai l'autre jour voir une grande bibliothèque dans un couvent de dervis, qui en sont comme les dépositaires, mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures. En entrant je vis un homme grave qui se promenait au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouraient. J'allai à lui et le priai de me dire quels étaient quelques-uns de ces livres que je voyais mieux reliés que les autres. « Monsieur, me dit-il, j'habite ici une terre étrangère : je n'y connais personne. Bien des gens font de pareilles questions ; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ces livres pour les satisfaire. J'ai mon bibliothécaire qui vous donnera satisfaction : car il s'occupe nuit et jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là ; c'est un homme qui n'est bon à rien, et qui nous est très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends l'heure du réfectoire qui sonne. Ceux qui, comme moi, sont à la tête d'une communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. » En disant cela, le moine me poussa dehors, ferma la porte, et comme s'il eût volé, disparut à mes yeux »¹.

Ainsi s'exprime Montesquieu prêtant sa plume au Persan Rica dans la première des quatre lettres qu'il consacre au savoir livresque. La tradition, de

¹ Montesquieu, *Lettres Persanes*, Texte établi, avec introduction, chronologie de Montesquieu, bibliographie, notes et relevés de variantes par Paul Vernière, Paris, Classiques Garnier, 2001, p. 281-282 (lettre CXXXIII). La première édition des *Lettres Persanes* date de 1721 ; la lettre CXXXIII est datée par l'éditeur de 1719.

manière assez unanime, a reconnu dans le cadre choisi par l'auteur des *Lettres Persanes* pour réfléchir à la place du livre dans la culture de son temps, celui de la bibliothèque de Saint-Victor². Ce faisant, Montesquieu mettait d'une certaine façon ses pas dans ceux de Rabelais qui deux siècles auparavant avait conduit son héros Pantagruel jusqu'à la librairie de Saint-Victor. Cette visite, on le sait, servit de prétexte à Rabelais pour dresser un long inventaire burlesque des soi-disants livres de cette *fort magnifique* bibliothèque³.

À deux siècles de distance donc, Rabelais et Montesquieu ont campé sur le mode satirique ou du moins pittoresque la bibliothèque de Saint-Victor comme un lieu archétype du savoir. Comme le souligne Floyd Gray, « Rabelais, incité par la renommée de la collection » et, ajouterais-je, son ancienneté, « a choisi Saint-Victor comme le signe ou le symbole du lieu où les 'haultz bonnets' auraient emmagasiné des livres que les humanistes trouvaient vieillis et désuets ». Bref le conservatoire d'un savoir suranné, fermé à l'imprimé et aux controverses modernes, auquel « Rabelais opposerait les listes plus cohésives et plus homogènes de la lettre de Gargantua et de l'Abbaye de Thélème »⁴. La lettre CXXXIII de Montesquieu montre, pour sa part, un abbé très réticent à l'ouverture de la bibliothèque de son couvent au public, se désintéressant totalement du fonds qui y est conservé et désavouant purement et simplement la fonction du bibliothécaire qui n'est à ses yeux qu'un parasite. Images peu exaltantes de la vie intellectuelle des victorins et de leurs rapports avec les gens de savoir, porteurs d'une pensée moderne en plein épanouissement.

Redoutable talent que celui de ces deux grandes plumes ! Dans quelle mesure n'ont-elles pas convaincu les lecteurs du peu d'intérêt de cette bibliothèque, décourageant peut-être jusqu'à certains érudits de se pencher sur son cas alors même que son exceptionnelle longévité – près de sept siècles sans interruption – aurait pourtant dû attirer l'attention des chercheurs.

Car il faut bien avouer que les apports de l'historiographie sont sur notre sujet assez limités et fort dispersés. Dressons l'état des lieux : la première étude est une notice d'une dizaine de pages consacrée à la bibliothèque dans un numéro de la *Revue archéologique* en 1851⁵ ; en 1862, Paul Lacroix donnait en introduction au *Catalogue de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor au XVI^e siècle rédigé par François Rabelais, commenté par le bibliophile Jacob* une notice plus copieuse,

² P. Vernière, éditeur des *Lettres Persanes*, *op. cit.*, p. 282 n. 3, écarte l'hypothèse de la bibliothèque de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, tenue par le Père Desmoltes, maître et ami de Montesquieu, en rappelant que l'expression « couvent de dervis » ne saurait s'appliquer qu'à un établissement appartenant à un ordre régulier.

³ Fr. Rabelais, *Pantagruel*, ch. VII, éd. de G. Defaux, Paris, Classiques modernes, 1994, p. 335-341. Ce pseudo-catalogue établi par Rabelais a donné lieu à de nombreuses études. L'une des plus récentes est celle de B. Bowen, « Rabelais and the Library of Saint-Victor », *Lapidary Inscriptions : Renaissance Essays for Donald A. Stone Jr.*, éd. B. Bowen, C. Bowen, J. C. Nash, Lexington, 1991, p. 159-170.

⁴ F. F. Gray, *Rabelais et le comique du discontinu*, Paris-Genève, Honoré Champion (*Études et essais sur la Renaissance*, 2), 1994, p. 83-105, plus particulièrement p. 87-88.

⁵ A.-J. Silvestre, *Revue archéologique*, 1^{ère} série, VIII, 1851, p. 354-363.

d'une quarantaine de pages, non dénuée d'intérêt, en particulier parce qu'elle fait une large place aux témoignages des journaux touristiques du XVIII^e siècle⁶. En 1865, Alfred Franklin s'appuyait d'ailleurs sur cette étude pour écrire son *Histoire de la bibliothèque Saint-Victor de Paris*, qui fut rééditée deux ans plus tard dans l'*Histoire des anciennes bibliothèques de Paris*⁷. Cette contribution d'une cinquantaine de pages reste aujourd'hui encore l'une des voies d'accès à la bibliothèque victorine, en dépit des erreurs qu'elle peut comporter et des questions qu'elle laisse en suspens. Elle fut à son tour reprise et complétée dans les années 1870 par Léopold Delisle qui dressa de son côté un inventaire sommaire des manuscrits victorins parvenus à la Bibliothèque impériale après la Révolution. Ce travail permettait de prendre une première mesure des richesses manuscrites des victorins mais l'exploitation qu'en fit Delisle demeura inévitablement très limitée⁸. Enfin, lorsqu'au début du XX^e siècle, Dom Fourier Bonnard rédigea sa grande *Histoire de l'abbaye royale des chanoines de l'Ordre de Saint-Victor de Paris*, il ne jugea pas nécessaire d'y insérer une étude rassemblant tous les éléments sur la bibliothèque, préférant égrener ce qu'il glanait dans l'étude de Franklin, au fil de ses chapitres, sans réflexion d'ensemble sur la place qu'avait pu avoir cette bibliothèque dans la vie des chanoines et dans leurs relations avec l'extérieur⁹.

Il faut ensuite attendre une bonne soixantaine d'années et le renouveau des études sur l'écrit, le livre et la place de celui-ci dans la société pour voir la bibliothèque de Saint-Victor prendre sa place dans l'environnement intellectuel du Moyen Âge et des Temps modernes¹⁰. À consulter l'index des tomes 1 et 2 de l'*Histoire des bibliothèques françaises*, elle figure apparemment en bonne place : 19 entrées dans le tome 1 publié en 1989 sous la direction d'André Vernet, 28, dans le tome 2 paru l'année précédente sous la direction de Claude Jolly¹¹. Mais le nombre

⁶ P. Lacroix, « Notice sur la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor », *Catalogue de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor au XVI^e siècle, rédigé par Fr. Rabelais, commenté par le bibliophile Jacob*, Paris, 1862.

⁷ A. Franklin, *Les anciennes bibliothèques de Paris*, t. I, Paris, 1867, p. 135-185.

⁸ L. Delisle, *Inventaire des manuscrits latins de Saint-Victor conservés à la Bibliothèque impériale sous les numéros 14232-15175* (extrait de la BEC, 6^e série, t. V), Paris, 1879 ; Id., *Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. II, Paris, 1873, p. 209-235.

⁹ F. Bonnard, *Histoire de l'Abbaye royale et de l'Ordre des chanoines réguliers de St-Victor de Paris*, 2 vol., Paris, 1904-1908.

¹⁰ Dans ce laps de temps, on note cependant quelques publications d'articles dans les collections de la Société d'histoire de Paris et de l'Île de France. Ces recherches, toujours ponctuelles, se situent donc plus dans une perspective d'histoire parisienne que d'histoire intellectuelle. Au nombre de ces études, on retiendra celle de L. Auvray, « Giordano Bruno à Paris d'après le témoignage d'un contemporain (1585-1586), *MSHPIF*, t. XXVII (1900), p. 288-301. L'auteur analyse les notes de Guillaume Cotin, entré à Saint-Victor en 1564, qui, devenu bibliothécaire, est en relation avec de nombreux savants ; voir aussi H. Omont, « Les bibliothèques de Paris en 1721-1722, décrites par le Suédois Georges Wallin », *BSPHPIF*, 1918, p. 60-70.

¹¹ *Histoire des bibliothèques françaises*, t. I, *Les bibliothèques médiévales, VI^e siècle-1530*, dir. A. Vernet, Paris, 1989 ; t. II, *Les bibliothèques sous l'Ancien Régime : 1530-1789*, dir. Cl. Jolly, Paris, 1988.

ne saurait dissimuler une réalité plus modeste : si tous les auteurs ayant contribué à cet ouvrage collectif reconnaissent l'importance de cette bibliothèque, et en particulier son extraordinaire pérennité, si les éléments connus à son sujet servent volontiers à illustrer des propos généraux sur les bibliothèques, elle ne fait l'objet d'aucun chapitre spécifique et doit se contenter d'encarts, tels celui de trois pages que lui consacre Gilbert Ouy dans le tome 1 et, dans le tome 2, l'encart plus court où Louis Desgraves évoque la fameuse inspection de 1684 et commente la gravure commandée à cette occasion par les victorins au graveur Nicolas Guérard¹².

Pourtant à la fin de ces mêmes années 1980, le mouvement s'accélère, stimulé cette fois par le renouveau des études victorines initié après la guerre par le chanoine Jean Châtillon. En 1991 est publié le premier volume de la *Bibliotheca victorina* qui rassemble des communications présentées entre 1986 et 1988 dans le cadre du « XIII^e Colloque d'Humanisme médiéval »¹³. Trois d'entre elles apportaient incontestablement des éléments nouveaux à la connaissance de la bibliothèque médiévale : Luc Jocqué présentant le *Liber ordinis*, texte normatif réglant la vie des chanoines presque depuis l'origine, commentait assez longuement le chapitre 19 ayant trait à l'activité de l'*armarius* ; Jean-Pierre Willesme situait la bibliothèque dans l'ensemble des bâtiments constituant le couvent de Saint-Victor ; enfin, Françoise Gasparri, qui s'était intéressée dès 1976 au *scriptorium* de Saint-Victor, présentait dans ce volume la trame initiale de la bibliothèque et mettait en évidence la précocité de sa constitution liée à l'intention des victorins de faire de cette bibliothèque la pierre d'angle de la construction d'un savoir dont la contemplation divine était le but ultime.

Parallèlement, on redécouvrait une pièce essentielle de l'histoire de la bibliothèque de Saint-Victor : le catalogue établi en 1514 par celui que l'on peut considérer comme le dernier bibliothécaire médiéval, Claude de Grandrue. Ce catalogue fut publié une première fois en 1983 par Gilbert Ouy et Veronika Gerz von Büren¹⁴. Puis, dans une seconde édition parue dans la *Bibliotheca victorina* en 1999, il fut muni par Gilbert Ouy de concordances, d'index et de notices descriptives des manuscrits identifiés¹⁵. Il devint dès lors un outil indispensable pour tous ceux qui voulaient entrer dans le fonds manuscrit de Saint-Victor. Gilbert Ouy dotait en outre cette seconde édition d'une copieuse introduction où il se livrait à

¹² G. Ouy, « Saint-Victor de Paris », *Histoire des bibliothèques françaises*, t. I, *Les bibliothèques médiévales, VI^e siècle-1530*, dir. A. Vernet, *op. cit.*, p. 86-90 ; L. Desgraves, « La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor et son inspection en 1684 », *Histoire des bibliothèques françaises*, t. II, *Les bibliothèques sous l'Ancien Régime : 1530-1789*, dir. Cl. Jolly, *op. cit.*, p. 394-395.

¹³ *L'abbaye parisienne de Saint-Victor au Moyen Âge : communications présentées au XIII^e Colloque d'Humanisme médiéval de Paris, 1986-1988*, réunies par J. Longère, Paris-Turnhout, Brepols (*Bibliotheca victorina*, 1), 1991.

¹⁴ *Le Catalogue de la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Victor de Paris de Claude de Grandrue (1514)*, introduction par G. Ouy, éd. G. Ouy et V. Gerz-von Büren, Paris, éd. du CNRS, 1983.

¹⁵ *Les manuscrits de l'Abbaye de Saint-Victor : catalogue établi sur la base du répertoire de Claude de Grandrue (1514)*, éd. G. Ouy, 2 vol., Turnhout-Paris, Brepols (*Bibliotheca victorina*, 10), 1999.

l'archivistique des manuscrits médiévaux, montrant comment la bibliothèque s'était progressivement constituée par agglomération successive de sous-ensembles provenant de diverses origines. Ainsi a-t-il pu mettre en valeur l'importance du legs fait sans doute en 1436 par le lettré normand Simon Plumetot. Celui-ci offrait entre autres à la bibliothèque un précieux fonds d'ouvrages humanistes¹⁶. De la même manière, fut mis en valeur un ensemble de documents provenant directement ou copiés de l'œuvre du chancelier Gerson¹⁷.

Incontestablement attirés par cette bibliothèque fondée dès le premier tiers du XII^e siècle et dont le fonds connaissait pour leur période un taux de survie exceptionnel (de l'ordre de 85%), les médiévistes ont donc été, pour son étude, des précurseurs. Ils ont apporté un certain nombre d'éléments mais sont loin d'avoir répondu à toutes les questions. Car si d'une part les origines sortent progressivement de l'ombre et si d'autre part nous avons désormais quelques lumières sur la bibliothèque du XV^e siècle, nous savons très peu de choses sur la période intermédiaire. Les archives ont semble-t-il livré sur le sujet tout ce qu'elles avaient à dire¹⁸. Un inventaire exhaustif des manuscrits conservés permettrait sans doute de se faire une idée plus claire de l'histoire de la constitution du fonds. Tous en appellent la réalisation de leurs vœux¹⁹. En attendant, deux pistes pourraient être exploitées avec quelques profits : la première est celle des sources que les auteurs victorins sollicitent pour composer leurs œuvres personnelles. Le cas de Jean de Saint-Victor et de son *Memoriale historiarum*, celui aussi plus ancien de la *Chronica abbreviata* rédigée à la fin du XII^e siècle, indiquent assez nettement que les chanoines recourent en priorité aux richesses de la bibliothèque du couvent²⁰. Ce faisant, leurs écrits offrent un témoignage sur le fonds à leur disposition à un moment donné. L'autre

¹⁶ *Les manuscrits de l'Abbaye de Saint-Victor : catalogue établi sur la base du répertoire de Claude de Grandrue (1514)*, éd. G. Ouy, *op. cit.*, p. 15-19.

¹⁷ *Ibid.*, p. 19-20.

¹⁸ On ne connaît pour les XIII^e-XIV^e siècles que quelques rares traces de textes réglementaires ainsi que des mentions éparpillées que l'on peut tirer de l'obituaire de l'abbaye, cf. *Obituaires de la province de Sens*, t. I, éd. A. Molinier, Paris, *RHF*, 1902, p. 531-608. En revanche, il n'y a pas pour Saint-Victor de documents établissant les acquisitions ou comme à la Sorbonne, de registre de prêt.

¹⁹ Et tout particulièrement Gilbert Ouy qui, dans une lettre adressée aux participants de la Table ronde du 02 février 2008 aimablement lue par Carla Bozzolo, rappelait que les catalogues enchaînés décrits par Claude de Grandrue étaient loin de représenter la totalité du fonds. Il évoquait 300 manuscrits parvenus jusqu'à nous et provenant du *parvum armarium*, des bibliothèques du chœur, du réfectoire, de l'infirmerie et de la cellule de l'*armarius* où devaient être conservés les livres particulièrement précieux ou fragiles. Par ailleurs, Gilbert Ouy soulignait la présence de certains manuscrits dont l'intérêt justifierait des études spécifiques (tels les manuscrits Copenhague Gl. Kgl. S. 599 Fol ou BAV. Ottob. lat. 3081 constitué et copiés par Simon Plumetot et Adam de Baudribosc, qui fut le secrétaire particulier de Jean Gerson vers 1395. Que Gilbert Ouy trouve ici l'expression de la reconnaissance de l'ensemble des participants à cette Table ronde.

²⁰ I. Guyot-Bachy, *Le Memoriale historiarum de Jean de Saint-Victor. Un historien et sa communauté au début du XIV^e siècle*, Turnhout, Brepols (*Bibliotheca victorina*, 12), p. 158-168. Une édition de la *Chronica abbreviata* est actuellement en préparation.

piste est celle des relations entretenues par les chanoines avec le monde extérieur, universitaire, parlementaire, monastique ou plus largement ecclésiastique. Les cas de Simon Plumetot et de Gerson, mais aussi de Nicolas de Clamanges ont ainsi mis en évidence les liens qu'avaient les chanoines avec le milieu humaniste lié à la chancellerie royale. Au même moment, dans les années 1406-1410, c'est à Saint-Victor que les chanoines de Notre-Dame sont venus constituer leur dossier pour défendre l'authenticité de leurs reliques dans le procès qui les opposait aux moines de Saint-Denis²¹. Le fonds victorin vit et s'accroît assurément au rythme de ces échanges personnels et institutionnels. D'où la nécessité d'approfondir notre connaissance de ces échanges intellectuels et celle de l'usage plus ou moins ouvert qui est fait de la bibliothèque dès cette époque. Sur ce point, le colloque organisé en septembre 2008 à l'occasion du neuvième centenaire de la fondation de Saint-Victor a déjà offert quelques éclairages intéressants²².

Il n'en reste pas moins que les efforts des médiévistes n'iront guère au-delà de la naissance et de la diffusion de l'imprimé. Ils n'ont de ce fait, et ne pourront jamais avoir, qu'une vision partielle de l'histoire de la bibliothèque.

De la naissance de l'imprimé à la dispersion : un chantier à reprendre

Comme les médiévistes, au même moment qu'eux et souvent avec eux, les modernistes ont ouvert à la suite de Robert Chartier et d'Henri-Jean Martin le grand chantier de l'objet « livre », de son histoire et de celle de ses rapports avec la société. Les nombreux travaux qui ont été menés jusque dans les années les plus récentes ont permis d'éclairer certains fonds monastiques, je pense tout particulièrement à celui des Mauristes, celui des Minimes, celui de Sainte-Geneviève, ou encore le fonds imprimé de Saint-Denis²³. L'enquête menée dans le cadre de L'EHESS de Marseille sous la direction de Bernard Dompnier et Marie-Hélène Froeschlé-Chopard sur les lectures des religieux a très heureusement insisté sur les problématiques et sur les grilles d'analyse indispensables à une bonne appréhension de ces bibliothèques²⁴. Mais, outre que la perspective est restée limitée à la question de la lecture des religieux, il apparaît que le cas victorin n'a pas été pris en compte par cette enquête.

²¹ Cf. H.-F. Delaborde, « Le procès du chef de Saint-Denis en 1410 », *MSHPIF*, 11 (1884), p. 297-409. Voir aussi I. Guyot-Bachy, *op. cit.*, p. 498-504.

²² 1108-2008. *L'influence et le rayonnement de l'École de Saint-Victor de Paris au Moyen Âge*, Colloque international pour le neuvième centenaire de la fondation de Saint-Victor, à paraître dans la collection *Bibliotheca victorina*.

²³ Cl. Jolly, « Les collections imprimées de la bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Denis sous l'Ancien Régime », *BEC*, 145-1, 1987, p. 163-191 ; J. Fouilleron, « Les Minimes de Béziers et leurs livres (1609-1790) », *LIAME*, 3, janv-juin 1999 ; I. Brian, *Messieurs de Sainte-Geneviève : religieux et curés, de la Contre-Réforme à la Révolution*, Paris, éd. du Cerf (*Histoire religieuse de la France*, 16), 2001 ; D.-O. Hurel, « Les mauristes, consommateurs et producteurs de livres aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Les religieux et leurs livres à l'époque moderne*, Actes du colloque de Marseille-EHESS, 2-3 avril 1997, dir. B. Dompnier et M.-H. Froeschlé-Chopard, Clermont-Ferrand, 2000, p. 177-194.

²⁴ *Livres et culture du clergé à l'époque moderne*, Actes de la Table ronde tenue à l'EHESS de Marseille (31 mars-1^{er} avril 1995), *RHEF*, t. 83, n° 210, janvier-juin 1997 ; *Les religieux et leurs livres à l'époque moderne*, *op. cit.*

Bref, ce qui frappe pour la période moderne, c'est la situation de délaissement historiographique que paraît connaître la bibliothèque de Saint-Victor, d'autant plus marquante au regard de ce qui a pu être réalisé pour la période médiévale. Cette situation laisse perplexe : les propos sarcastiques de Rabelais et de Montesquieu seraient-ils finalement porteurs d'une part de vérité ? N'auraient-ils pas tout compte fait traduit la situation réelle dans laquelle aurait été la bibliothèque à l'époque moderne, c'est-à-dire celle d'un monument dont le prestigieux passé imposait à tous les guides touristiques de le mentionner, une curiosité parisienne incontournable pour les plus grands personnages de passage dans la capitale mais qui n'aurait plus été en fait qu'une coquille vide de toute vie intellectuelle ?

Si tel était le cas, il conviendrait de cerner le moment et les raisons de la rupture entre les chanoines et leur bibliothèque d'un côté et les lecteurs de l'autre. Les chanoines ont-ils, comme le laisse à penser Montesquieu, refusé de jouer le jeu de l'ouverture au public, jeu dont les règles impliquaient l'élargissement des collections et une place plus grande faite au savoir profane ? Autre hypothèse : la bibliothèque a-t-elle subi le contre coup du refus obstiné des victorins d'entrer au début du XVII^e siècle dans la Congrégation de France²⁵ ? Si l'on considère la vitalité qui naît de la mise en réseau des bibliothèques des autres ordres (les Mauristes ou les Génovéfains), la question est légitime. La victoire de Jean de Thoulouze, le bibliothécaire devenu prieur, face aux tenants de la Congrégation de France, aurait-elle sonné le glas de la vie intellectuelle victorine dont la bibliothèque avait été jusqu'ici le cœur ?

Cependant, l'hypothèse d'un repli sur soi semble bien démentie par les efforts que les victorins déploient à l'occasion de l'inspection de 1684 et du placet qu'ils adressent dans la foulée au roi. En effet, ne font-ils pas valoir que :

« leur abbaye a cet avantage singulier d'avoir de tout temps, depuis sa fondation, toujours, entretenu une bibliothèque non seulement pour les sçavans mais singulièrement pour l'usage des pauvres escolliers en faveur desquels, de siècle en siècle, l'on a donné et légué la pluspart des livres manuscrits qui s'y trouvent et que, depuis trente années, le sieur Du Bouchet ayant légué à la mesme abbaye, en faveur aussy des pauvres escolliers, une nombreuze bibliothèque de livres imprimez, pour être aussi ouverte au public ».²⁶

Doit-on comprendre que la rupture serait intervenue après cette date et qu'elle aurait sanctionné l'incapacité des victorins à rester dans la course au savoir ? Peut-on expliquer la rupture ou du moins un certain délaissement de la bibliothèque par la distorsion croissante entre l'offre du fonds victorin et la demande intellectuelle ? Car que venait-on lire après tout à Saint-Victor ? Des manuscrits sans aucun doute. C'est même ce qui faisait la réputation de la bibliothèque si l'on en croit le Père Louis Jacob dans son *Traicté des plus belles bibliothèques publiques et particulières*, paru

²⁵ Cf. F. Bonnard, *Histoire de l'Abbaye royale et de l'Ordre des chanoines réguliers de St-Victor*, op. cit., t. II, p. 118-145.

²⁶ A. Masson, « Une inspection de la bibliothèque de Saint-Victor à Paris au XVII^e siècle », dans *94^e Congrès national des sociétés savantes, Pau, 1969, Section d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, 1971, t. 2, p. 157-165, ici p. 159.

en 1644 : « Il n'y a personne », écrit-il « qui ne sçache en quelle estime est la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Victor pour la grande abondance de manuscrits qu'elle possède, puis que l'on estime qu'il y en a iusques à 1500 dans un corps de bastiment particulier, qui fut fait expressément pour ce sujet l'an 1501 par Nicaise Delorme, abbé xxxiiie dudict Saint-Victor. »²⁷ La consultation des manuscrits conservés à Saint-Victor est attestée au moins jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Que l'on me permette une fois encore d'évoquer l'exemple du *Memoriale historiarum* de Jean de Saint-Victor : tout au long du siècle, les érudits, de Nicolas et Jérôme Vignier à Sébastien Le Nain de Tillemont, consultent et compilent les exemplaires de cette œuvre présents dans la bibliothèque. Tout au long du siècle, les éditeurs, d'André Duchesne à Étienne Baluze en extraient des passages concernant l'histoire de l'Église ou celle du royaume. Ici, la promotion et la mise en valeur du fonds des manuscrits par les chanoines eux-mêmes est très claire : on doit à Jean de Thoulouze trois sur quatre des copies du *Memoriale* datant du XVII^e siècle. Si les victorins n'ont pas eux-mêmes mis en chantier de grands travaux d'édition érudite, il serait peut-être intéressant d'évaluer plus précisément ce que les érudits et les éditeurs ont puisé dans leurs fonds ainsi que les éventuelles collaborations qui ont pu être mises en œuvre avec tel ou tel érudit ou avec telle ou telle congrégation à cette occasion.

Par ailleurs, l'étude menée par Gilbert Ouy sur les cotes et l'établissement des concordances existant entre les différents systèmes qui se sont succédés dans la seconde moitié du XVII^e siècle constitue un bon témoignage du soin apporté par les bibliothécaires aux récolements et aux reclassements de leur collection manuscrite. Cette surveillance du fonds se serait-elle relâchée au XVIII^e siècle, pour lequel on ne connaît qu'un seul inventaire nouveau²⁸. Il semblerait aussi qu'au XVIII^e siècle les victorins se soient montrés beaucoup plus réticents à ouvrir leur collection manuscrite. Plusieurs érudits étrangers de passage à Paris se plaignent en effet que la consultation a été impossible. Le Père de Montfaucon lui-même a dû se contenter de promesses évasives en réponse à sa demande d'extrait du catalogue de manuscrits qu'il voulait faire figurer dans sa *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum*, parue en 1739. On perçoit des réticences similaires en 1770 lorsque les chanoines furent sollicités à nouveau, cette fois par Daniel Maichel pour son *Introductio ad Historiam litterariam de praecipuis bibliothecis Parisiensibus*²⁹.

Le prestige et la primauté que conserva longtemps la collection manuscrite de Saint-Victor peuvent en partie expliquer le ton critique ou désabusé de Rabelais et de Montesquieu à sa suite. Sans doute justifient-ils le désintérêt que portent les deux

²⁷ *Traicté des plus belles bibliothèques publiques et particulières qui ont esté et qui sont à présent dans le monde, divisé en deux parties, composé par le P. Loys Jacob*, Paris, 1^{ère} partie, 1644, p. 576.

²⁸ Paris, Bibliothèque Mazarine, 4202, inventaire mentionné par G. Ouy, *Les manuscrits de l'Abbaye de Saint-Victor : catalogue établi sur la base du répertoire de Claude de Grandrue (1514)*, op. cit., p. 71.

²⁹ Ainsi le D^r Lister, membre de la Société royale de Londres en 1698, J. C. Nemeitz, conseiller du prince Waldeck en 1723 et Charles-Étienne Jordan, président de l'Académie de Berlin en 1733. Tous ces témoignages ont été relevés par P. Lacroix, « Notice sur la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor », art. cit., p. 37-46.

auteurs au fonds réel de la bibliothèque auquel ils substituent pour l'un un fonds de la plus haute fantaisie, pour l'autre le fonds de sa propre bibliothèque aménagée au château de La Brède³⁰. Ni Rabelais ni Montesquieu ne nous livre en effet le moindre élément sur l'autre partie de la bibliothèque de Saint-Victor, celle que constituaient les imprimés. Or, la question des imprimés est évidemment fondamentale. Mais elle constitue pour le moment une *terra* largement *incognita*. On lit sous la plume d'Alfred Franklin qu'il y aurait eu à Saint-Victor 35 000 imprimés vers 1750³¹. Ce n'est pas rien même si cela plaçait cette bibliothèque loin derrière celle du roi ou celle des Génovéfains³². Mais il y a loin du chiffre aux livres. Comment s'est constituée cette collection d'imprimés ? Que sait-on de ses débuts en dehors des quelques imprimés égarés dans le catalogue de Grandrue et de cette mention fournie par l'obituaire de la cession en 1471 pour 12 écus d'or par Pierre Schoiffer, imprimeur à Mayence, d'un exemplaire sur vélin de sa récente édition des lettres de saint Jérôme³³ ? La collection des imprimés répondait-elle à une volonté d'acquisition de la communauté victorine ou bien celle-ci se contentait-elle de recevoir des legs dans un intérêt strictement patrimonial ? La collection des imprimés était-elle, enfin, le résultat d'un dialogue entre la culture propre des chanoines et les besoins intellectuels nouveaux manifestés par les lettrés qui fréquentaient la bibliothèque ?

Mettons en regard les quelques éléments de réponse dont nous disposons afin de cerner plus clairement les lacunes et d'envisager la documentation que l'on pourrait solliciter pour les combler. Il y a d'abord l'inventaire alphabétique et méthodique achevé en 1623 par Étienne Regnard³⁴. Paul Nelles a récemment montré combien ce document constituait en matière de classification un modèle précurseur³⁵. Nous savons par ailleurs que Saint-Victor reçut dans la seconde moitié du XVII^e siècle et dans les premières années du XVIII^e siècle trois legs importants : en 1652, celui d'Henri du Bouchet de Bournonville (6000 volumes) ; en 1698, celui de Jean-Nicolas de Tralage, conseiller au Parlement. Ce second legs comptait à côté des livres de très nombreuses estampes et des cartes de géographie qui y étaient encore lorsque l'on vint poser les scellés en 1791, le procès-verbal en témoigne³⁶ ; enfin, en 1707, une partie de la bibliothèque de Louis Cousin, président de la Cour

³⁰ Voir sur ce point les précisions apportées en note par Paul Vernière à son édition des lettres CXXXIV à CXXXVI, *op. cit.*, p. 283-292.

³¹ A. Franklin, *Les anciennes bibliothèques de Paris*, *op. cit.*, p. 160-164, s'appuyant sur divers témoignages contemporains. Elle comptait 18 000 volumes en 1684. Par comparaison, la bibliothèque possédait à la veille de la Révolution, 1265 volumes manuscrits.

³² Isabelle Brian, *Messieurs de Sainte-Genève*, *op. cit.*, p. 439.

³³ Cité par A. Franklin, *Les anciennes bibliothèques de Paris*, *op. cit.*, p. 148.

³⁴ Paris, BnF, lat. 15169, cité par G. Ouy, *op. cit.*, p. 64.

³⁵ P. Nelles, « L'érudition ecclésiastique et les bibliothèques de Paris au XVII^e siècle. Étude de catalogue et de classification », *Revue d'Histoire du Livre*, n° 104-105, 1999, p. 227-252.

³⁶ « Et de suite nous nous sommes transportés dans le bâtiment de l'infirmerie, au 2^e étage où est placé le cabinet renfermant des cartons d'estampes et de géographies, ainsi que le médailler, sur la porte duquel nous avons pareillement apposé une bande de fil sur la serrure de ladite porte, aux deux bouts de laquelle nous avons apposé le même cachet de la municipalité », cité par A. Franklin, *op. cit.*, p. 184.

des monnaies mais surtout membre de l'Académie française, directeur du *Journal des Savants* et auteur de nombreux livres d'histoire, entre à Saint-Victor. Afin de saisir tout l'intérêt de ces legs d'érudits et sans doute d'en découvrir de nouveaux, plus modestes, il serait temps d'exploiter systématiquement les quelques éléments épars de la documentation : ce court inventaire établi par Léopold Delisle des manuscrits légués par Bournonville, les catalogues du XVIII^e siècle conservés à la bibliothèque Mazarine, le catalogue de la bibliothèque de l'Arsenal enfin, puisque ce fonds hérita de 20 000 volumes imprimés en provenance de la bibliothèque de Saint-Victor³⁷.

Les trois principaux donateurs du XVII^e siècle avaient en outre accompagné leur legs d'un don en argent ou de rentes devant servir à l'enrichissement du fonds par l'achat de nouveaux livres. Qu'en a-t-il été ? Nous avons sur ce point le témoignage précieux de l'inspection de 1684. Les chanoines expliquent que les rentes sur l'Hôtel de ville prévues par Bournonville en 1652 se sont révélées insuffisantes et qu'elles permettent tout juste dans les années 1680 de payer le personnel. L'achat de livres était donc devenu impossible. Cette situation justifie aux yeux des victorins la demande adressée au roi de pouvoir bénéficier du dépôt légal et, je cite, « d'être couchés sur les estats des privilégiés pour dix minots de sel et pour l'entrée de six-vingt muids de vin, ou telle autre gratification annuelle qu'il plaira à votre Majesté »³⁸. Ce placet dit bien la volonté des victorins d'avoir les moyens matériels d'actualiser leur fonds afin de continuer leur rôle de bibliothèque publique. Toute la question est de savoir s'ils ont été entendus et dans quelle mesure ils ont effectivement adapté leur offre à la demande de leur public. À ce stade, intervient de nouveau la question des sources dont nous pouvons disposer. Il nous manque pour Saint-Victor des documents similaires à ceux exploités pour la bibliothèque de Sainte-Geneviève, tels ces comptes du bibliothécaire Mercier de Saint-Léger qui ont permis de reconstituer sur près d'une quinzaine d'années sa politique d'acquisition de livres³⁹. Il y a bien les mémoires laissés par certains bibliothécaires. Ceux de Gourreau de la Proustière et de Jean de Thoulouze sont désormais édités. Mais les éléments d'information sur la fonction de bibliothécaire et plus généralement sur les livres y sont tout compte fait assez rares⁴⁰. L'exploration des recueils épistolaires signalés par Fourier Bonnard dans son inventaire des archives victorines serait-elle plus fructueuse, offrant peut-être quelques éléments sur le milieu et la culture des bibliothécaires, chevilles-ouvrières des relations intellectuelles entre la bibliothèque et les lecteurs extérieurs ? Le recrutement essentiellement parisien de Saint-Victor devrait faciliter la compréhension d'un

³⁷ L. Delisle, *Catalogue des manuscrits*, p. 233-234. Le catalogue de 1623 est conservé à la BnF, lat. 15169 ; les catalogues des XVII^e et XVIII^e siècles sont conservés à la Mazarine, ms. 4185 à 4203. Il existe aussi un catalogue de la bibliothèque reçue de Jean-Nicolas de Tralage, cf. Paris, Bibl. Mazarine, ms. 4299.

³⁸ A. Masson, *op. cit.*

³⁹ I. Brian, *Messieurs de Sainte-Geneviève*, *op. cit.*

⁴⁰ *Mémoires de Philippe Gourreau de la Proustière*, texte établi et annoté par B. de Buffévent, Paris, Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France, 1990 ; *Le "Mémorial" de Jean de Thoulouze, prieur-vicaire de Saint-Victor de Paris*, éd. J. – B. Capit, 2 vol., Turnhout, Brepols (*Bibliotheca victorina*, 13), 2001-2007.

réseau relationnel dont l'existence se devine à travers la conjonction de quelques noms : le bibliothécaire Picard, les Petau père et fils ; les Vignier, Eustache de Blémur et le généreux Bournonville ; Simon Gourdan, Le Nain de Tillemont et au-delà le milieu janséniste, sans oublier l'abbé Mulot qui embrassa très vite la cause révolutionnaire.

En conclusion, il est clair qu'il y a là un chantier qui attend des ouvriers en provenance d'horizons divers : historiens, littéraires, spécialistes du livre et des bibliothèques. Les textes rassemblés ici en sont les premières pierres. Celles qui suivront contribueront à leur tour à éclairer la longue histoire de la bibliothèque de Saint-Victor et sa place dans la construction du savoir.

Isabelle Guyot-Bachy
Université Paris Est-Paris 12